

En langue étrange (ou presque)

Jean-Charles Vegliante

► **To cite this version:**

Jean-Charles Vegliante. En langue étrange (ou presque). Ticontre. Teoria Testo Traduzione, Licenza Creative Commons, 2014, 2014 (2), pp.169-177. <<http://www.ticontre.org/ojs/index.php/t3/issue/view/4>>. <hal-01446914>

HAL Id: hal-01446914

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01446914>

Submitted on 26 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

02

20
14

T
B

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 2 - OTTOBRE 2014

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
ANDREA BINELLI, MATTEO FADINI, FULVIO FERRARI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.


Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Trento – Paris Ouest Nanterre La Défense*), ROBERTO LUDOVICO (*University of Massachusetts Amherst*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Trento*).

Redazione

GIANCARLO ALFANO (*Napoli SUN*), FRANCESCO BIGO (*Trento*), DARIA BIAGI (*Roma*), VALENTINO BALDI (*Malta*), ANDREA BINELLI (*Trento*), VITTORIO CELOTTO (*Napoli Federico II*), SILVIA COCCO (*Trento*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), ALESSIO COLLURA (*Trento – Montpellier 3*), ANDREA COMBONI (*Trento*), CLAUDIA CROCCO (*Trento*), FRANCESCO PAOLO DE CRISTOFARO (*Napoli Federico II*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), GIORGIA FALCERI (*Trento*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Trento*), FULVIO FERRARI (*Trento*), ALESSANDRO ANTHONY GAZZOLI (*Trento*), CARLA GUBERT (*Trento*), ALICE LODA (*Sydney*), DANIELA MARIANI (*Trento*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), VALERIO NARDONI (*Modena – Reggio Emilia*), ELSA MARIA PAREDES BERTAGNOLLI (*Trento*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), STEFANO PRADEL (*Trento*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), MARCO SERIO (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), ALESSIA VERSINI (*Trento*), ALESSANDRA ELISA VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.



EN LANGUE ÉTRANGE (OU PRESQUE)

JEAN-CHARLES VEGLIANTE – *Université Sorbonne Nouvelle Paris 3*

Le passage d'un original (texte-stimulus) à un texte destinataire ne se produit comme "transport" que dans des versions dites de service ou des traductions techniques ; en littérature (et spécifiquement en poésie), le traducteur se meut dans l'espace d'un *sens naissant*, entre son et signifié, un espace d'*entrelangue* où s'informe et se fixe en signes l'intention même (ou la tension) de l'expression, à partir de la matière ou substance des contenus fournis par l'original.

The transition from an original (stimulus text) to a target text evolves as "transport" only in word-for-word or technical translation. In literature, and even more so in poetry, the translator moves across the space of a *dawning sense* which extends from the sound to the signified. This is the space of *in-between languages* where the intention (or tension) of the expression is in-formed into signs generating from the matter or substance of the contents provided by the original text.

... e straordinario il senso d'essere illegittimo.

FRANCO FORTINI, *L'ospite ingrato*

Il existe bien des manières différentes de se mouvoir entre les langues, de Beckett ou Nabokov à Michael Edwards et de Milton à Amelia Rosselli, à Patrizia Vicinelli, à Michele Sovente ; de même que les bilinguismes ou bi-appartenances des uns et des autres, contaminations ou métissages compris, les résultats textuels couvrent chez eux l'ensemble du spectre des possibles – si l'on peut dire – entre la dualité, le décalage, le léger décentrement de son propre idiome, l'écriture bilingue ;¹ jusqu'au collage clair et net d'éléments étrangers, à la limite inconnaisables au delà de, précisément, l'évidence de leur absolue altérité (idéogrammes chinois dans un poème d'Ezra Pound par exemple). En passant par l'adoption de termes locaux, minorés, nécessitant l'adjonction d'un Glossaire à la fin d'un recueil poétique (Pascoli, dès la deuxième édition de ses *Canti di Castelvecchio*, 1903), sous peine de rester incompris. Aujourd'hui, est-il besoin de le préciser, avec des modalités un peu différentes de celles de naguère, et particulièrement lorsqu'il est question de la super-langue anglo-américaine (et sauf Sovente, à ma connaissance, tous les poètes évoqués ci-dessus en étaient déjà, peu ou prou, préoccupés), ou de l'éclosion des littératures post-coloniales. Donc, sans doute, avec un statut spécial à accorder dorénavant aux expressions plurilingues relevant de ces récentes dimensions transversales ou transnationales, dans leur immense majorité anglo-centrées et largement véhiculées

¹ Je me permets de renvoyer, successivement, à : ma présentation de Milton et Amelia Rosselli dans «Poésie 92», 41 (1991) pp. 9-25 ; *De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique*, in *Bilinguisme. Enrichissements et conflits*, actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1999 réunis par Isabelle Felici, Paris, Champion, 2000, pp. 187-204 ; *Bilinguismes ou bi-appartenances*, in «Babel», 18 (2008), pp. 121-127, <http://babel.revues.org/288> ; *Traduire le plurilinguisme*, Journée d'étude 22 juin 2013 (éd. L. Chinellato, E. Sciarrino, J.-Ch. Vegliante), sous presse.

à travers la planète : pour une majorité d'entre nous, autrement dit, aux expressions en langue devenue pour nous européens, *pas tout à fait* étrangère.

Par parenthèse : on est en droit de se réjouir de la diffusion – réellement *démocratique* – d'une « lingua franca » de type anglo-saxon, et de s'opposer tant que faire se peut à la légitimation de cette forme d'anglais (ou de *globish*) au sein des institutions – au premier chef les universités – de pays n'ayant pas [encore] opté pour un système bilingue. Jusqu'à plus ample consultation populaire, en tout cas. Au demeurant, il ne s'agit pas ici d'enseignement ni de débat public, ni même de communication bilatérale (mes homologues italiens m'envoient des messages électroniques en anglais !) mais seulement de littérature, et spécifiquement de poésie.

Seconde incise, en passant : il y a aussi, aujourd'hui, que les langues se rapprochent et qu'au delà des parentés historiques (langues romanes par exemple) l'anglais véhiculaire, justement, en est un truchement [*turjumân*] essentiel. La globalisation des médias, davantage peut-être que la présence physique traditionnelle de parlants polyglottes, fait que nous entendons – sans « entendre » le plus souvent – des idiomes très divers, alternés d'anglais plus ou moins approximatif (peu importe), lesquels deviennent du même coup un peu moins *alii*, un peu plus *alteri*, c'est-à-dire évidemment sémantisés, susceptibles de dialogue, non *barbari* en somme. Le *presque-même*, auquel les études italiennes en France nous ont depuis longtemps habitués, présente, cela dit, d'autres difficultés et d'autres problèmes et d'autres possibles tensions ; le *pas tout à fait* étranger, on le sait, côtoie assez vite le familier inquiétant.

Dans ce cadre général, brossé à grands traits simplificateurs, chaque écrivain bilingue – et chaque traducteur digne de ce nom – se meut non en « transporteur » d'un code à un autre, ainsi que les études classiques d'inspiration anglo-saxonne (nous y revoilà déjà) et d'ascendance biblique nous l'avaient assuré, mais en « nageur » libre dans le flux quelque peu euphorisant de l'*entrelangue*, là où tout est encore possible, en puissance, intact, mais demandant à être mis en forme, à *s'in-former* en somme, aristotéliquement, pour exister en discours. Non pas dans un vague projet idéal – lequel, suivant une idée romantique toujours séduisante, serait supérieur à ses réalisations langagières, indéfiniment – mais en élaboration déjà verbale, ou pré-verbale, au sein d'un *sens naissant* tel que l'expérimente n'importe quel écrivain, originel ou en texte destinataire (de traduction, TD), cela importe peu, lorsqu'il fait l'expérience concrète, matérielle, translinguistique, et scripturale en l'occurrence, de la fixation d'une sorte de « nébuleuse » (comme l'écrivait Saussure) conceptuelle, imaginaire, pragmatique, mémorielle et sensible, en sèmes, puis en signes. Voilà ce qu'il faut bien supposer connu, et admis au moins par présomption, avant de pouvoir poursuivre.² Il semble, mais cela reste à vérifier, que certains écrivains se tiennent au plus près de ce moment germinal, de quasi silence prolongé « entre son et sens », où le processus de fixation reste encore, au moins en creux, perceptible, et qu'ils soient les plus délicats à traduire, puisque les langues diffèrent précisément en cela : par leurs manières et leurs besoins (ou leurs priorités) de *sortie* obligée hors de cette

² Cfr. mon déjà ancien *D'écrire la traduction*, Paris, Italiques, 1991 ; et *Traduire la forme*, <http://circe.univ-paris3.fr/ED122-Traduire%20la%20forme.pdf>.

mouvante *entrelangue*.³ Dans ce tremblement, en deçà et au delà de la langue, tel qu'il est visible par exemple chez Pascoli (Contini l'a montré le premier),⁴ la nécessaire saisie traductive, la « mise en mots »,⁵ l'espèce de durcissement qu'elle induit presque inévitablement est hasardeuse et risque à la limite de détruire son objet, le texte. La surprenante méconnaissance de cet immense poète en langue française, sur laquelle je ne reviens pas, s'explique peut-être aussi par là, avant toute espèce de difficultés de type historique et générique/thématique (par ailleurs, il est vrai, non contestables, pré-freudiennes pour dire rapidement les choses). Ce qui est peut-être « intraduisible », ainsi qu'on a prétendu le théoriser un peu vite, relèverait alors surtout d'un *effet-traduction* inscrit dans le texte originaire.

Or, des écrivains-traducteurs comme François Turner s'emparent justement, sans vouloir à tout prix tout y « comprendre », de ce labile tremblement, de l'entre-deux d'hésitation et de quasi silence, du *sens naissant* donc, en sa phase germinale, pour tenter de fixer dans des mots – simples mots bien sûr – l'un ou l'autre des signifiés en puissance, ou convoqués au passage, ou reflétés par les échos d'autres mots, d'autres signifiants de l'un ou de l'autre (*alter*) code. Ce qu'aucune école de traduction ne cautionnerait, certes, mais dans cet atelier ou forgerie, il convient précisément d'oublier les écoles. Le texte de destination, « visé » et confusément « appelé » (comme écrivait, cette fois, Walter Benjamin)⁶ par le texte originaire, devient ainsi une sorte de polyphonie, dont le foisonnement est seul à même de rendre compte de l'extraordinaire mouvance du moment créatif, dans son *entrelangue* d'écriture qui est celle de tout texte littéraire. C'est un peu aussi, mais l'analogie ne m'égare pas trop, ce qu'atteignent certains écrivains bilingues par la coexistence, face à face, page de gauche et page de droite, de leur *double texte*, réellement de bi-appartenance – et non auto-traduit – ainsi que Beckett ou Murilo Mendes ou Ungaretti nous l'ont montré souverainement. Pour ce qui est de ce dernier, que je pense mieux connaître, le double *Aura* (it.) en face de (fr.) *Urne* par exemple.⁷ Avec, en partie dissimulé sous chaque langue, également l'écho archi-textuel large de la dame de Pétrarque là, du cœur funèbre meurtri de Laforgue ici : circulations dans les imaginaires linguistiques (et les *pensées* de chaque langue), bien au delà des pesées de mots intertextuelles – ou, pire encore, d'une *variantistica* menue – que la vision traductive permet de dépasser assez radicalement. Et le moyen de dire, d'un même souffle, la vie (*aura*) et sa disparition (*urne*), la vie même, morte (*Laura*) ; en somme, l'impossible, que la poésie

3 Voir également, à ce propos, mon essai *Du silence dans les langues*, in « Sigila », 23 (2009), pp. 173-184.

4 GIANFRANCO CONTINI, *Il linguaggio di Pascoli*, in *Varianti e altra linguistica. Una raccolta di saggi*, Torino, Einaudi, 1970 (et voir également : GIAN LUIGI BECCARIA, *L'autonomia del significante*, Torino, Einaudi, 1975).

5 Je me risque à signaler encore : JEAN-CHARLES VEGLIANTE, *Prise en mots, sens (avec une application à la poésie de Pascoli)*, in « Chroniques italiennes », 19 (2011), <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/web19/Veglianteweb19.pdf>.

6 Cfr. WALTER BENJAMIN, *La tâche du traducteur*, in « Po&sie », 55 (1991), traduit par Martine Broda, pp. 150-158.

7 Voir : *Ungaretti entre les langues*, édition et études critiques de Jean-Charles Vegliante, Paris, Paris III Sorbonne nouvelle, 1987, avec des inédits (*Aura/Urne* pp. 98-99), et aussi à ce propos ma contribution *Traduzione e studi letterari. Una proposta quasi teorica*, in *Traduzione e poesia nell'Europa del Novecento*, a cura di Anna Dolfi, Roma, Bulzoni, 2004, pp. 33-51.

peut parfois rendre présence. Présence labile certainement, loin de toute mystique. La langue destinataire de François Turner est le français contemporain, avec, c'est entendu, quelque « avancée impétueuse de la conquête poétique », selon la jolie expression du préfacier Salah Stétié,⁸ ça et là au bord de l'indécidable mallarméen même (les « grains d'un chapelet [...] fait d'une autre et comme semblable matière, baies de l'if, *yew-berries* et bijoux, *jewels*, poisons encore. Plus loin, peut-être, des perles, *peerless* » : là, en commentaire, p. 24). Dans le texte traduit, faut-il le préciser, *peerless* est rendu par « sans pairs » (p. 83), où les perles ne résonnent *presque* plus... encore que...

Le jeu des résonances, justement amorcé, ne s'arrête pas là ; il envahit de proche en proche toute la vivante forêt de la version turnérienne, et déclenche (outre l'admiration, sentiment subjectif que l'on est en droit de revendiquer) *exactement comme le texte original* « lourd » de ses traductions futures, une curieuse stimulation (émulation ?) qui n'est autre qu'un besoin (ou désir) de dialoguer avec lui, en écrivant à notre tour. Car comment dialoguer avec un texte existant sinon en écrivant *sur*, ou *à partir de*, ou *en pensant à lui* ; sinon en le *traduisant* donc – s'il est fixé en langue autre. Ici, cette langue, déjà traduite par Turner et, par ailleurs, dotée de ce statut singulier qui en a fait au XX^e siècle une langue moins étrangère que certaines, est « presque étrange », comme mon titre a essayé de le suggérer, y compris pour quelqu'un qui travaille plutôt du côté des rapports italien/français. Il ne s'agit enfin que de se glisser dans le chœur, faire à son tour partie de la polyphonie.

Le texte originaire, de Keats, *Ode on Melancholy* (première strophe) :

NO, no ! go not to Lethe, neither twist
 Wolf's-bane, tight-rooted, for its poisonous wine ;
 Nor suffer thy pale forehead to be kist
 By nightshade, ruby grape of Proserpine ;
 Make not your rosary of yew-berries,
 Nor let the beetle, nor the death-moth be
 Your mournful Psyche, nor the downy owl
 A partner in your sorrow's mysteries ;
 For shade to shade will come too drowsily,
 And drown the wakeful anguish of the soul.

– que l'édition citée présente en un seul bloc (p. 82), sans décalages rimiques –, tout aussi étrange en français,⁹ devient ceci dans l'atelier de Turner, ou plus exactement « dans le même atelier d'orfèvre » désormais que son maître (S. Stétié) :

NON non point de Léthé N'ente l'herbe
 Lycotonum au pied tenace Vins poisons Ne
 Souffre à ton front pâle Le baiser Ô

8 JOHN KEATS, *Ode à la mélancolie*, traduit & interprété par François Turner ; préface de Salah Stétié, Paris, Lavoisier Saint-Martin, 2014 (cit. p. 9). Sur les échos, par exemple rythmiques, dans un plus vaste architexte, voir également : JEAN-CHARLES VEGLIANTE, *Quasimodo (et Cielo d'Alcamo)*, *hypothèse andalouse*, http://circe.univ-paris3.fr/Quasimodo_hypothese.pdf.

9 Le texte originaire, présenté ici, dans : <http://www.bartleby.com/101/628.html> (éd. 1919).

Belladones fruits sombres Grains Proserpine Rubis Ne
 Tresse ton rosaire aux baies d'un If Ah
 Scarabée Ah Sphinx Tête-de-mort
 Ne Te soient Psyché déplorante Et fausse
 Compagnie l'effraië doux duvet aux mystères des peines
 Ombre ombre encor sauront Sommeil encor
 Noyer Agonie veillant en l'âme Et

(p. 83)

où le “Et” final annonce la strophe suivante (« *But...* »), avec un procédé qui se surajoute aux figures du texte original, de concaténation violente : que la glose ou le commentaire du traducteur explique ou suggère au passage sans rappeler explicitement – mais il la connaît bien – la tresse infinie de la *terce rime* dantesque. L'espèce de piétinement des négations, avant l'embarquée vers la nuit du pâle front, le sombre, la tresse (Dante encore) et « ombre ombre » (*shade to shade*) me séduisaient d'emblée. Et puis le coup de griffe, plus loin, de *Beauty that must die* (d'où la mélancolie d'Orphée, la disparaissante labile « présence » si présence il y eut) : fin des illusions. Ne connaissant presque rien de Keats – sauf par ce que Turner en avait déjà traduit auparavant – je ne pouvais dialoguer qu'avec ce dernier, traducteur. En français, par conséquent. Et donc avec le risque d'une prosodie assourdie, peu accentuelle, imposant à lui seul de refuser la glose, possible à l'inverse – par exemple, quoi qu'on pense du résultat – en italien.¹⁰ Et sans partir de sa propre version, même si elle avait été le véritable stimulus. Le passage, assez habituel lors de la (re)traduction des classiques, par une traduction servant de texte original bis (TO'), ne m'a jamais tenté alors, malgré tout le bien que je pensais de son entreprise.

D'une traite, ou dans un souffle, sans même relire sérieusement le texte de départ (TO) je lui disais de loin, et expédiai électroniquement ceci :

Aconit – Keats

Éloigne de nous cette grappe de nuit
 je ne veux pas du Léthé encore : assez
 descendu ! cette honte bue de tard vivre
 et savoir dans une bouche ultime exsangue
 la fleur noire si claire de l'aconit.

(avec Keats, lu par F. Turner)

dans lequel la “grappe de nuit” – voies secrètes des intertextes – se légitimait *aussi* pour moi d'un ancien poème, *Gorgée de nuit* (à la fois *une gorgée* et *ayant été gorgée de*), présent dans « Au fond de l'après-midi », la deuxième section de mon recueil *Rien*

¹⁰ Un rapide survol (dans le *net*) donnait ceci : « No, non andare al Lete, non strizzare / dell'aconito le radici sottili per ottenerne... » etc. etc. (Rigo Camerano, 1980, <http://www.rigocamerano.it/pitk22.htm>).

*commun.*¹¹ Ce qui, en passant, confirme combien l'architexte d'une œuvre est vaste et diversifié, bien au delà des reprises textuelles ; toujours aléatoire et difficile à approcher sans de précis éléments d'information génétique.

François Turner manifesta qu'il avait apprécié mon quintil d'occasion (il en aimait, ce qui semblerait chez lui une manière de paradoxe, l'obscurité – ou, plus exactement, le texte « beau étrange et beau » – *sic*).

À partir de là, ayant traversé et comme subi ce bouleversement de plusieurs textes mouvants dans un espace indéfini d'*entrelangue(s)*, mon propre poème de « seconde intention » (selon l'expression de Fortini pour certains de ses travaux, sur Le Tasse ou Milton) me sollicitant encore, avec ou parmi les deux autres, il fallait en quelque sorte y chercher une issue. Non certes un point final, mais une étape ultérieure à l'agitation de ce petit bradysisme langagier (par parenthèse, entre latin, italien et napolitain j'étais occupé alors du très mouvant Michele Sovente, originaire de la région de Pozzuoli). Pourquoi pas le retour au texte originaire premier, l'Ode en *anglais pas tout à fait étrange* du XIX^e siècle ? C'est-à-dire, comme je l'ai toujours fait pour des œuvres – en général italiennes – que je désirais essayer de mettre en français, le retour à la lecture approfondie, ou hyper-lecture (pour l'écriture) qu'est aussi, toujours, merveilleusement, le travail d'une traduction ? Cette fois, oui, soutenant ma compréhension de l'original TO par le TO' que devenait alors naturellement la version poétique de Turner. Sans autres détours commentatifs, sans Notes du Traducteur évidemment (cela va de soi il me semble), voici donc le résultat de ces voyages, en allers et retours : un peu plus, j'espère, qu'un simple exercice sur/en une langue étrange ou presque. Et en vers traduisant des vers, cela devrait aller de soi également. Mais que les anglicistes sérieux me pardonnent... *So* :

John Keats – *La mélancolie, Ode*

Non, ne va, ne va pas au Léthé, ne tords pas
l'aconit à forte racine, en vin-poison ;
ni ne souffre sur ton front pâle le baiser
de la belladone, âcres grains de Proserpine ;
ni ne fais pour toi un chapelet de baies d'if ;
ne laisse scarabée ni Tête-de-mort être
tes Psyché en deuil, et le hibou duveteux
un fidèle de tes mystères à chagrin :
l'ombre à l'ombre ajouterait dans la somnolence,
faisant sombrer l'angoisse vigile de l'âme.

Mais quand tombera l'acier de Mélancolie,
du ciel soudainement comme nuée en pleurs,
qui comble les fleurs dont les têtes se courbaient
et cache leur vert sous un suaire d'Avril,

¹¹ Plaquette publiée chez Belin, à Paris, automne 2000, à peu près en même temps que les derniers textes choisis par Raboni pour notre *Nel lutto della luce*, trad. da Giovanni Raboni, Torino, Einaudi, testo bilingue, 2004. La traduction italienne par Felice Piemontese, *Niente comune*, est sous presse chez Oèdipus à Naples.

apaise alors ta peine à l'aube d'une rose,
à l'arc-en-ciel des vagues amères du sable,
ou dans les opulentes courbes des pivoines ;
ou, si la trop-aimée est toute à sa colère,
emprisonne sa tendre main, laisse épancher,
et bois, bois bien au fond de ses yeux sans pareil.

Elle habite en Beauté – Beauté qui doit mourir ;
et Joie, dont la main, toujours effleurant sa lèvre,
y dessine un *adieu* ; et Plaisir qui fait mal,
tourné poison pendant qu'en abeille il l'aspire :
 oui, au cœur du temple de la Félicité
Mélancolie a, voilée, son arche sublime
non vue sauf de qui peut, d'une langue énergique,
faire éclater les grains de Joie sous son palais ;
son âme goûtera le triste pouvoir d'elle
et pendra parmi les trophées de la brumeuse.

(printemps 2014)

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BECCARIA, GIAN LUIGI, *L'autonomia del significante*, Torino, Einaudi, 1975. (Citato a p. 171.)
- BENJAMIN, WALTER, *La tâche du traducteur*, in «Po&sie», 55 (1991), traduit par Martine Broda, pp. 150-158. (Citato a p. 171.)
- CONTINI, GIANFRANCO, *Il linguaggio di Pascoli*, in *Varianti e altra linguistica. Una raccolta di saggi*, Torino, Einaudi, 1970. (Citato a p. 171.)
- KEATS, JOHN, *Ode à la mélancolie*, traduit & interprété par François Turner ; préface de Salah Stétié, Paris, Lavoisier Saint-Martin, 2014. (Citato a p. 172.)
- VEGLIANTE, JEAN-CHARLES, *Ungaretti entre les langues*, édition et études critiques de Jean-Charles Vegliante, Paris, Paris III Sorbonne nouvelle, 1987. (Citato a p. 171.)
- *Bilinguismes ou bi-appartenances*, in «Babel», 18 (2008), pp. 121-127, <http://babel.el.revues.org/288>. (Citato a p. 169.)
- *De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique*, in *Bilinguisme. Enrichissements et conflits*, actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1999 réunis par Isabelle Felici, Paris, Champion, 2000, pp. 187-204. (Citato a p. 169.)
- *D'écrire la traduction*, Paris, Italiques, 1991. (Citato a p. 170.)
- *Du silence dans les langues*, in «Sigila», 23 (2009), pp. 173-184. (Citato a p. 171.)
- *Nel lutto della luce*, trad. da Giovanni Raboni, Torino, Einaudi, testo bilingue, 2004. (Citato a p. 174.)
- *Prise en mots, sens (avec une application à la poésie de Pascoli)*, in «Chroniques italiennes», 19 (2011), <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/web19/Veglianteweb19.pdf>. (Citato a p. 171.)
- *Quasimodo (et Cielo d'Alcamo), hypothèse andalouse*, http://circe.univ-paris3.fr/Quasimodo_hypothese.pdf. (Citato a p. 172.)
- *Traduire la forme*, <http://circe.univ-paris3.fr/ED122-Traduire%201a%20forme.pdf>. (Citato a p. 170.)
- *Traduzione e studi letterari. Una proposta quasi teorica*, in *Traduzione e poesia nell'Europa del Novecento*, a cura di Anna Dolfi, Roma, Bulzoni, 2004, pp. 33-51. (Citato a p. 171.)

PAROLE CHIAVE

Traduire-écrire, *entrelangue*, sens naissant, architexte, seconde intention, John Keats, François Turner.

COME CITARE QUESTO ARTICOLO

JEAN-CHARLES VEGLIANTE, *En langue étrange (ou presque)*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», 2 (2014), pp. 169–177.

L'articolo è reperibile al sito www.ticontre.org.

NOTIZIE DELL'AUTORE

Jean-Charles Vegliante, né à Rome, formé à l'ENS (rue d'Ulm), vit et travaille à Paris depuis plus de trente ans ; marié, un enfant ; actuellement professeur et directeur de recherches à la Sorbonne Nouvelle Paris III - séminaire double sur les échanges italo-français (langue-culture et traductologie) ; cours de littérature, linguistique, civilisation. Membre élu du C.S.

En italien aussi bien qu'en français, il écrit sur la traduction et la poétique ; il s'occupe aussi plus largement de réception et de transferts culturels. Derniers volumes dirigés, *La traduction-migration 2*, L'Harmattan, 2011 ; choix de poésies de Pascoli et de Rebora traduites collectivement pour «Po&sie» (n° 95 et 104) dans le cadre CIRCE ; traduction de la *Vita nova* (Garnier Classiques, éd. critique bilingue, 2011). Dir. et prés. volumes *De la prose au coeur de la poésie, France Italie, Brésil, Variations du lyrisme*, coordonné avec V. Thévenon, P.S.N. 2007, et G. Leopardi, *Canzoni / Chansons*, Paris, Lavoisier St. Martin, 2014.

Il a reçu en 2009 le prix Giacomo Leopardi pour l'ensemble de ses travaux.

Jean-Charles.Vegliante@univ-paris3.fr



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.